

Prendre le large

SOIXANTOUISSANCE

Cry baby

My baby

Me and Bobby Mac Gee

Le mot de la fin. Pour commencer. Ce mot : appareiller. Appareiller c'est d'abord prendre le large. Quitter le quai. S'embarquer dans l'horizon.

1971. Au cœur du voyage sans toit ni loi. Bulle Ogier, dans *La salamandre*, ce film d'Alain Tanner. Sa scène finale, grand vent du large. Magasin de chaussures. Quelle pointure ? Celle-ci, non celle-là... Et puis NON. Non aux godasses, aux godillots, aux gogos. Marre de Godot. De l'attendre. On largue les amarres. Merci Monsieur ! Merci Madame !...

Saut dans le grand Dehors.

Dans la houle de la rue en mouvance continue vogue une frêle femme sans autre esquif que son esquive du vieux monde pour se porter vers un bonheur si près si loin horizon sous les pieds et tête dans le nouage à tous les autres-là qu'elle ne connaît pas ne sont rien ne font rien que passer par là pas sans elle et marchant d'un même pas vent grisant qui les défoule en peuple à l'infini visage. .. Ce visage en extase sans nul Dieu que d'avoir lieu dans ses yeux...

La salamandre, gilet vert noir bleu rouge tacheté de jaune ou orange est réputée ininflammable - est-ce qu'on peut incendier une flamme ? Mais la souffler oui quand elle vacille. Sans peur sinon reproche des prédateurs qu'elle, superbe, ignore, elle file et se faufile dans l'entrelacs aux autres-là - mais combien, dans leur ardeur à barrer de leur insurrection les ortho-routes du progrès goudronné, seront écrasées sous la roue qui tourne, tourne en ronds ?

68-73. Un quinquennat de soixantouissance. Sans Président, sans Elus, sans Représentants. Une migrance sur place en irruption dans son propre pays, du passé faisant table rase, toute au présent de ce qui n'est qu'à venir. Je n'entends pas en faire récit, romance ou légende, ni une analyse, historique ou politique, ni en tirer profit spéculatif. Ce que je voudrais dire, en vain depuis tant d'ans, ce serait l'impossible à dire, cet éprouvé de la *Chosesoixantouite* que le moindre mot tue, à l'aplat dire.

Sauf à être parfois emporté par un vif coup d'air aux paroles inaudibles, cette brise revenant du grand large perdu d'ouïe qu'une Janis Joplin cap au pire, de sa voix brisée rauque et roule, peut faire ressentir à l'exilé de son arrière pays jusqu'à l'en émouvoir aux armes déposées, et peut faire que le bruit de fond de l'univers cesse un instant de ne pas... Comme cette « petite phrase » sans paroles de la sonate de Vinteuil, qui ne dit rien que son insistance à témoigner de l'indicible. Sinon qu'ici ce n'est pas à s'immerger l'intime jusqu'à l'extime dans un salon de musique bourgeoise, mais à se faire laisser emporter dans le flot d'un

fleuve immense en crue en course hors de ses rives vers l'estuaire étale toujours plus large... que le sempiternel retour du même petit air de mémoire convoque l'oublié à s'en étourdir.

A bientôt trois générations de là, quelque chose a eu lieu qui n'est pas arrivé.

Alors quand même, pourquoi ne pas : sinon le dire, du moins en dire. Quitte à mal dire, façon Beckett : « *Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit... Tant mal que pis s'y mettre* ». En faire passe. Maintenant ou jamais.

L'émoi de mai, soixante-huit mois d'ouissance, qu'en mai-dire qui ne soit médisance de repentir assuré, d'un tel songe infantile, en être bien revenu et conforté désormais dans la carrière que chacun se creuse au pic de soi dans le roc de la compétition non faussée par un coupable idéalisme? Comment s'avouer pas-tout-revenu, répondant d'une perte sèche qui ne cesse d'affecter le dit-revenu, sans autre dividende qu'un arrière-goût persistant de dérisoire d'être retombé dans le bas-fond de pension d'un monde si plat et dénué d'horizon? Sinon d'impératif catégorique - piétinez vous les uns les autres...

Non, aucune nostalgie pour une Ithaque qui n'aura jamais existé. L'île du rêve n'a en effet pas eu lieu d'être. N'aura eu lieu que l'événement sans avènement accompli d'un vent d'Histoire en vain qui néanmoins n'en continue pas moins de para-situer l'ex-île du grand Large d'un léger souffle-douleur insistant, petite brise de vif désir pour rien, rien qui soit comptable en ce monde émondé. Affect irrecevable en Lathuserie, et qui ne peut que desservir le soi sans puissance y subsistant et en briser la performance y exigible, mais qui persiste, fût-ce dans l'inespoir, à l'y faire ex-sister en-corps, fût-ce comme un âne, de son hihan. De son élan. De ses pas de trace dans le pré-discursif.

D'où s'en ressourcer, à revenir à la fontaine de souissance pour s'y en retourner dans le champ flottant de ses pas-réalisés – réel de l'inconscient hors textualité. Ici, en cette randonnée bohématisante, pas de lecture d'histoire, pas de ce tripalium d'historien qui, à *faire trace* des pas, les archive en vainqueur n'en ayant rien à braire d'achever l'écheveau même du désir s'initiant, et en forclôt l'aura benhaminienne, l'aura-eu-lieu en son intensité ininscriptible. Soit à dire, de cette dite Bataille : *l'orgasme ne laisse pas de trace*.

A la lecture de l'histoire, il faudrait substituer une écriture de l'oubli. Au symbole qui rapporte, le diable qui farabolise. A la représentance d'un état des lieux disparus, un état de corps en brise directe sur l'avoir eu lieu à jamais. Il faudrait muer l'irréel de ce qui sinon restera le pas réalisé de rêve, en surréel qui le retourne en songe de ce qui *aura été*, en réalisant le pas. Il faudrait se tenir d'un tracer de nulle trace qui soit d'avant, d'un danser sur la plage dépavée, dunebêvue à l'autre imprévue dans le sable blanc du littoral. Il faudrait... Il faudrait ce que nous voulions alors : à savoir l'impossible...

Alors, *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.*

Alors, de sable et d'eau, et à la main tellement gauche - qu'à Dieu ne glaise -, tenter jusqu'à en réussir l'échec de refaçonnage giacomettiquement au tour du vide de mots – car *Par Dieu je n'entends rien* comme l'écrit la Donna Dieu en faisant table rase - l'innommable

présence, si près si loin, sur l'horizon, de *l'Homme qui marche*. Qui marche sur la plage déserte, à la Duras entre deux Mères, sur la lisière de la Terre-qui-ne-se meut-pas et de la Mer en son immense émouvance du mouvement pour dire en corps. Qui ne marche que de ses pas, au gré des pas à pas, à dire le pas du pas. L'Homme-marche du Songe ne ment pas, de ne figurer pas *Le genre* humain, son monde clos sur lui-même et qui se fait Hun d'exclure l'altérité des autres-que-nous qui n'en sont pas, mais de faire silhouette de cette espèce d'*espèce humaine* en sa transfinité d'ouvert où s'éprendre du Large toujours s'élargissant au un par un à *quiconque* - à qui, singulier quelconque nouveau venu, se sera surpris à sauter par-dessus soi-même, en Numain sans qualité se dé-proprieant de son soi sans oui-de-sens.

Robert Antelme, sa lettre du 21 juin 1945 à D.Mascolo, en toute conscience de l'obscénité à le dire mais encore assez désarrimé du monde (où l'on s'emploie à le faire revenir) pour « tout dire », ose énoncer la face paradis de l'enfer d'où il vient, d'avoir connu « *l'originale indétermination* » de « *l'individu* » qu'il est en train de redevenir par la grâce de ses sauveteurs à qui il donne à « *voir se former un homme* » à partir du moins que rien où il aura été réduit : « *Dans ce qui chez d'autres représentait pour moi l'enfer, tout dire, c'est là que j'ai vécu mon paradis... Maintenant, le mirage a cessé, je recommence à me ressembler ; j'ai d'ailleurs une crainte, je dirais presque, une horreur de rentrer dans cette coquille ; je ne pensais pas que le voyage infernal ou merveilleux finirait jamais (je parle de ces dernières semaines). Tous mes amis m'accablent avec une satisfaction pleine de bonté, de ma ressemblance avec moi-même, et il me semble que je vis à l'envers le Portrait de Dorian Gray. Il m'est arrivé l'aventure extraordinaire de pouvoir me préférer autre* ». Alors, revenant, mais pas-tout revenu : « *Alors, faudra-t-il que je me reclasse, que je me rogne, que l'on ne voit de nouveau qu'une enveloppe lisse ? ... Peut-être j'accepterai la ressemblance avec moi-même, mais parce que je saurai qu'elle n'est pas ; j'accepterai le portrait : il n'y aura plus de portrait* ».

Apeiron, poétisait Anaximandre à l'orée du penser pré-socratique : soit l'illimité, l'indétermination, en an-Archè du tout-venant à n'être. Entendons clair : le « réel réalisé » de l'extermination de masse n'est surtout pas le réel irréalisé de l'insurrection de mai, le trauma en son horreur compacte de mort programmée n'est évidemment pas le traum-a en sa quasi extase de rêve causé du plus-de-jouir et qui l'apparenterait presque à une mystique, quoique athée et collective. Mais qu'on y songe dans l'après coup : pour autant qu'on en revient, par extrême chance pour le déporté, par vent contraire rabattant sur le quai pour les emportés, on en retient l'expérience innommable d'un avoir eu lieu qui rend à tout jamais problématique la simple récupération de soi, qui entame d'ombre interne l'individuation requise en ce monde et laisse une entame d'âne-onymisation dans le Nom supposé nous présenter en propre au regard de ce qui fait Loi.

Dans ce temps hors temps qui s'est suspendu entre les parents-thèses du monde, celle d'avant dont le discours ne tient plus et qu'on refuse et celle du monde d'après dont un discours se reconstitue et qui se rediffuse, un « *tout dire* » improbable - hors les bornes de quelque discours en réglant l'impuissance à dire et l'impossible à jouir - a cessé de ne pas s'écrire : les murs auront cessé de faire rempart au vivant et *auront eu la parole*, fût-ce le

temps d'un mirage, le temps de s'excaver du solipsisme ordinaire : « *D'avoir pu libérer les mots qui étaient à peine formés et en tout cas n'avaient pas de vieillesse, n'avaient pas d'âge, mais se modelaient seulement sur mon souffle, cela vois-tu - avoue Robert à Dionys non sans penser « qu'il y a là quelque goujaterie » à le faire, ce bonheur m'a définitivement blessé... Je n'ai pensé mourir que de ce bonheur* ». Tout dire ? Une association tout à fait libre qui aurait cru réussir ? Pas sans risque sans doute de s'y totaliser dans un défoulement sans frein, proie rêvée d'une jouissance de l'Autre dont se faire captiver, pour peu qu'un Un s'en fonde de faire consister comme Ensemble cette disparité. Mais « *Toute personne qui a vécu quelque chose d'extraordinaire court ce risque* ».

Et qui, au risque de l'immonde, n'a pas éprouvé une fois ce toucher d'infini, qui n'a pas connu pour son compte un tel tour de folie à s'élargir de soi dans l'oubli de ce qui lui convient d'être pour réussir dans la vie, qui ne se sera pas fait la dupe d'un de ces contes extraordinaires où il était une fois un grand vent du large l'émancipant du port d'attache où se commerce l'ordinaire - ou s'en sera repenti comme d'un enfantillage, n'aura guère existé que comme pièce d'une machine à parler pour ne rien dire qui vaille de vivre. Je n'existe qu'au-delà du placement en ma famille d'accueil, qu'à naître enfin, d'un événement ou un autre dont se sera rompu un monde bien trop fait et qui coule, et dont retenir quelque marque du suspens de son avoir eu lieu en acte avant qu'il ne s'accomplisse en avènement donnant lieu d'être à un « nouveau monde » qui en finira bien par rabattre la révolution dans son effet d'aube sur l'orbe planétaire en son éternel retour du même.

A chacun l'heur de son événement. A chacun revient de se saisir des occasions, bonne/mauvaise fortune, qui s'offrent au hasard de l'histoire qui lui arrive. Ne serait-ce que sur la scène du deux de l'amour, pour autant que le deux se tienne de la contingence de ce bon/heurt, à prendre acte de l'impossible que la rencontre d'eux dément. Ou plus solitairement sur le praticable d'un art, pour autant que le sublimant qui enforme l'inconnu de sa nuit qui lui vient de son Dehors oublie de se reproduire identique à lui-même, de se rassembler jusqu'à se ressembler. A l'instar du poète Joe Bousquet, ce grand blessé de guerre qui retournant son trauma en traum-a, entrelace le creuset du poème et la cause de l'amour : « *Ce serait beaucoup qu'un homme entrât avec tout son corps dans la vision du jour, qu'il y entrât avec la nuit de sa chair dans la profondeur souterraine et minérale de la nuit... Tout ce qu'une créature tient pour réel est à surréaliser... La vision surréalisée d'une femme nous apprend que ses yeux, sa voix, sa chair n'obéissent pas à la gravitation des mêmes astres. De même que la terre appartient à une constellation, l'homme est une créature inter-planétaire. La poésie le donne à sentir et elle empêche d'imaginer autre chose.* » (*Le sème chemins*).

L'Événement est rare, encore plus surprenant quand l'histoire singulière de chaque un se noue à une Histoire comme-une sur l'agora qui le fait événement politique, donnant place publique mouvementée au soulèvement collectif, à sa logique d'au moins trois prisonniers s'émancipant l'un l'autre, leurs désirs « purs » s'associant en partage des riens-à-perdre qui les entrelacent de leurs disques-ourcourants blancs. Au moins tant que n'est pas

venu le temps de trop nous comprendre où le « nous ne sommes rien » se réaliserait en « soyons tout » excluant eux qui ne sont rien du Tout, le Nous qui émerge de l'effacement des moi-et-moi-et-moi ne se tient de rien qui les pastoralise d'En-haut, de rien d'autre que de *nouer* eux qui un par un à l'infini se lèvent et marchent de concert sur le blanc de la page non écrite car cessant de n'avoir pas à s'écrire. Pas une *foule* freudienne qui s'asservit du trait paternisant, même si maintes chapelles et gangs de guerriers ont poussé comme des rejets d'Eglise et d'Armée sur le rhizome du Mouvement, mais *dupeuple* au corps sans race et à la tête sans chef. C'est de se reconnaître comme ceux qui ne sont rien, comme des sans-parts à la propriété, que le *demos* de Mai en son joli émoi aura démis les douze mois de leur maîtrise circulaire de l'année qui toujours revient à la même place : non une communauté qui se restreint à elle-même s'élisant, mais une communôtée de communeux, dans leur pari insurrectionnel d'une conspiration d'égaux sans ego. Il n'y a pas l'Homme en son essence ni dans l'accumulation de ses concrétions monadiques, que des hommes en leur pluralité indéfinissable, a écrit H.Arrendt, cette grande penseuse de la dimension politique.

Un pas de plus pour passer de cette dite mansion des humains, de leur maisonnée ouverte au vent du large, à son effectivité de praxis politique qui ne donne lieu d'ex-sister à cette multiplicité inconsistante que de marcher, l'horizon sous ses pieds, à son pas de savoir où ça va mais qui y va, *semant chemin* de sa paradoxale transcendantalité horizontale. Les monades se seront, un moment dionysiaque, disséminées en *ménades*. Certes pas sans risque de tomber *nades*, de se nihiliser dans le trou noir de l'extrême. Mais pas sans gain de s'en être éperdu, pour autant que, d'avoir dépassé les bornes, on en ramène la touche d'infinitude dans le fini lui-même qui s'en trouvera ébruité, résonnant, même imperceptiblement, de ce bruit de fond des unis vers Elle, la communauté toujours à *venir*. *Le communisme est le chemin vers le communisme* a écrit Marx le tant honni des repentis, tant qu'on s'en tient à la Commune du commun-ôté.

Féminisation en dernier ressort de l'insue-rection des ménades de mai. La soixantouissance ne serait-elle pas alors en affinité avec la dite jouissance Autre, en tant qu'elle n'évite l'horreur de la jouissance de l'Autre que d'être supplémentaire à la jouissance phallique qui assujettit nécessairement le sujet au jeu du signifiant et s'emploie, c'est nécessaire au dur désir de durer et de se faire indestructible, à le main-tenir vertical quand son libre soulèvement ayant eu lieu, sera passée son aura passagère?

Révolte contre le père, a-t-on dit dès l'année suivante, psychanalyse à l'appui - de science ? Pourquoi pas ? C'est tellement évident ! Sans doute au cas par cas des névroses revenues - qui n'ont d'ailleurs jamais cessé de travailler les individus en deçà de leur élargissement temporaire, il s'avérera sans peine que ce fut une occasion de refuser ce qui fait Loi du symbolique puisqu'il était précisément question d'en contester l'Ordre. Comme peut en être l'occasion aussi bien une rencontre amoureuse qui en fait fi sinon le défie. Mais cette psychisation sachante de l'événementialité politique veut ignorer la logique intrinsèque du collectif qui opère hors père, sans famille, sauf à s'y laisser reprendre quand précisément c'est fini. Comme le plus souvent. La révolte contre le père, et sa culpabilité renouvelée, ne sera qu'une retombée psy - et Dieu sait, puisqu'il sera revenu, combien

recourront au divan pour se récupérer après la défaite, quitte à se faire récupérer par le nouvel Ordre ! - de ce Songe d'une nuit qui aura été en plein jour, où du Père on se sera passé, rien qu'à s'en desservir. On s'en sera passé, rien que parce que passer par là aura ... fait passe.

La preuve en est que ce ne fut pas possible à dire dans le lieu-dit *psychanalyse en intension*, dans le fil de la cure qui se joue d'eux à deux et où l'individu qui s'y présente à cet autre en fonction de pas-un, peut certes en venir à faire brèche dans son indivis présumé, à se découvrir sujet divisé en proie à son inconscient qui s'en avère surpeuplé de lignes d'erre enchevêtrées - quitte ou double à se repérer de leurs aléatoires points de croisement, et de là, en issue de son insu, porté à se faire sujet à l'inconscient, à ex-sister à son réel qui ne sera dès lors plus «son sien » qu'on dit propre, mais ce qui justement l'en exproprie. Une telle voie labyrinthique qui prend son départ d'une « expérience intérieure » creuse l'intime jusqu'à son extimité, là où gîte l'autre-que-soi en soi ; elle porte au bord où le solipsisme pourrait s'entre-ouvrir à *l'autre-là* à la faveur de rencontres l'exposant au Dehors, à ses vagues de jouissance dont reste insue l'aire énigmatique. Mais la gestation analytique sera arrivée là à son terme, le curé se défroquant y met alors un terme : merci Monsieur, merci Madame, je vous laisse la paire de pompes à fric, m'en vais nu-pieds, en beckettant, tant mieux que mal : *Je ne peux pas continuer. Je continue.*

L'analyse infinie aura pu commencer. Comment c'est, l'analyse infinie, au-delà du terme qui aura remis l'Un au pas et ramené l'Autre-là à l'un entre autres ? Ca recommence dans le transfini, ayant pris acte de l'innombrabilité des signifiants qui l'insu-portent. C'est du réel de l'inconscient, de son impossible savoir, qu'il se tient désormais, dans l'ouvert des rencontres aléatoires à venir, à écrire page à page l'oubli de ce qui aurait été trop écrit. En Nomme qui marche.

Appareillons.

Equipons-nous d'un appareil de langage pour, sur nos petits radeaux, reprendre un peu du large, en esquivant de ce qui serait le tout dernier mot. Comme Ulysse revenu à Ithaque, sans nostalgie reprenons la rame.

Ce n'est que la fin, continuons le combat.

*Ce n'était pas la mort, mais la creuse lune d'hiver sur le verger où ton corps était l'abeille de ton corps. Au plus éloigné soudain de ce qui occupe un lieu, toute séparation a pris ta forme pour réintégrer ce qu'il faut franchir pour exister...
(Joe Bousquet, Le sème chemin)*

Pierre Boismenu
Été 2019

Ce texte a été proposé comme article pour la revue Che Vuoi ? n°3 sur le thème « prendre le large ». Il a été censuré par le comité de rédaction :

- ***Trop dense, a-t-on décrété***
- ***Eh bien, dansez maintenant...***

D'où cette lettre adressée au dit CR :

Le signifiant *prendre le large*, tellement singulier, que la revue nous a proposé pour son prochain numéro comme on lance un *dé*, m'a saisi - « sidéré » dirait Alain Didier-Weil. Dans un premier temps de suspens qui a duré des mois, je suis resté dans une stase silencieuse qui s'avérera après coup comme ce que François Julien appelle une « transformation silencieuse » puisque, deuxième temps cet été, un matin au réveil, il m'est apparu à l'évide/ance que ça m'entrouvrirait enfin la porte à un dire (fût-il un « mal-dire ») qui jusqu'ici ne cessait pas de ne pas s'écrire depuis au moins trente ans, sinon à se formuler énigmatiquement « soixantouissance ». Dans ce temps de « désidération », ça aura cessé de ne pas s'écrire. Je dis bien « ça » car le « je » qui s'en est fait le scribe scrupuleux en était moins « l'auteur » présumé à faire valoir que le témoin bouleversé par ce qui lui arrivait et qui s'en sera trouvé changé. Restait, troisième temps, à le lire, par où l'écrire tombe à l'écrit, s'offre comme texte. C'est bien sûr *je* qui dans l'immédiat après coup en a présentifié au texte son premier lecteur, celui que Claude Maillard appelle le « lectant », et qui en a alors pris la mesure : non certes à le juger « bon ou pas bon », ce qui ne me revient pas et est pour l'heure hors de propos, mais à éprouver sa « puissance » : d'une part à considérer qu'il porte un enjeu de passe (à savoir pas réductible à un *laïus* plus ou moins avisé pour se conforter dans son statut, prenant au contraire le risque - qui a surmonté un certain effroi à le faire - de faire sortir le loup de dessous ma langue en sous-bois) et d'autre part - ou ce n'en est que la conséquence - que ce texte émergé pas à pas de l'ombre interne (« *écrire c'est entamer l'ombre interne* » dit Duras) était littéralement intouchable, comme participant si l'on veut d'une modalité « sacrée » quoique radicalement laïque, sauf à ce que des tripatouillages « profanes », les miens en premier et au nom d'un idéal de « bon texte » qui ainsi le normerait, en effacent la valeur de surgissement signifiant s'orientant du réel. Là où donc il y aura eu, c'est du moins mon pari, une certaine « nomination du réel » comme le disait Olivier Grignon. En tout cas d'un certain bout de réel pour moi-je, quoique pouvant éventuellement faire transmission à quelques autres.

Et c'est là que se pose un problème, celui du lecteur, le « vrai », celui qui rencontrant le texte lâché est susceptible d'en recueillir des effets de vérité pour lui, lecteur. Ce lecteur *n'existe pas a priori* pour un tel texte, qui ne s'est pas écrit pour « communiquer » avec d'autres plus ou moins pressentis en s'efforçant de répondre à une attente supposée qui lui vaudrait reconnaissance d'une place attirée parmi eux. Pas sans adresse toutefois, mais indéterminée a priori, comme une bouteille jetée à la mer, du grand large. Un tel texte fait appel à ce qu'*on se fasse* lecteur, qui ne préexiste pas. Sans aucune garantie qu'il s'en trouve. Mais encore faut-il qu'un bateau qui passe par là le recueille et le ramène au littoral. Ce passeur de texte, j'ai pensé que le hasard (*automaton*) en fournissait la barque, puisque par bonne fortune (*tuchè*) il y en avait une qui avait « pris le large ». Je supposais, sans doute bien naïvement et parce que les marins-pêcheurs étaient supposés se mouvoir dans l'analyse, qu'un comité de rédaction se fasse *passeur et non en même temps jury*, pour permettre à quelques autres de se faire lecteurs de cette lettre ainsi transmise et disent à leur gré oui ou non à son message en puissance d'être entendu. Mais le poisson n'était semble-t-il pas conforme à l'attente des clients, on n'était pas venus pour ça qui n'avait pas de nom au catalogue...

Il m'est en effet revenu que le dit comité de rédaction refusait la publication, ce dont je prends acte : comme d'une censure. « Trop » difficile » parait-il ! Ce qui ne veut strictement rien dire, sinon qu'on préjuge de la capacité d'un lecteur à s'y éprouver, étant sans doute soi-même dans la difficulté de se faire sujet à un tel texte. Soit un passeur qui refuserait de faire passer la lettre au cartel de la passe parce qu'il n'aurait pas « tout compris » !... outre le fait que nombre de textes ont déjà figuré dans *Che Vuoi ?* qui étaient tout sauf limpides c'est-à-dire prêts à consommation, et heureusement, ne serait-ce que ceux de Claude Maillard ou certains de Claude Rabant... Il ne me semble pas en tout cas qu'un « comité de rédaction » d'une revue se référant à la psychanalyse et qui s'adresse a priori à des analysants, supposés analystes ou non, doive fonctionner comme le comité de rédaction d'un journal qui se donne pour directive de satisfaire les acheteurs potentiels censés s'y retrouver sans peine et qui se permet donc de charcuter un texte pour le rendre lisse et facile à lire en mangeant sa soupe. La proposition qui a été faite de le réduire et « simplifier » ignore parfaitement la teneur d'un tel texte comme je l'ai expliqué plus haut. Il n'est pas question de négocier un « compromis » qui reviendrait à fabriquer de toutes pièces un symptôme ! Belle avancée de la psychanalyse !

Je sais bien sûr que ce texte n'est pas « facile » et suppose un lecteur qui se mette au travail. Je peux assurer que ce n'est ni par un parti d'ésotérisme ni par une posture de préciosité qu'il est pour une part « poématique » c'est-à-dire touchant à une certaine opacité du réel du signifiant, quoi qu'entrelacé à un régime plus discursif. Ce n'est pas gratuit : cela tient à son « objet (qui n'est pas un objet) qui est d'essayer d'écrire justement ce qui déborde le mi-dire, le dit « juste dire » au champ de la « vérité », et qu'il tente d'a-border quelque chose d'une jouissance qu'on ne sait que mal-dire. Ce pourquoi sa littéralité n'est pas dissociable d'une fonction de littoralité. Mais je ne suis pas là pour vanter une marchandise, qui n'a justement pas cours sur le marché des « idées ».

Je m'adresse ici aux membres du comité de rédaction, ces valeureux pêcheurs de textes qui ont semblé s'aventurer au grand large.

Merci Mesdames, merci Messieurs,

Je reprends le large.

Pierre Boismenu

Le 20-11-2019